

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 29. Bataille et prise d'Oporto, par le maréchal Soult, contre les portugais (1809).

FRANCE.

Paris, 9 janvier.

SEANCE ROYALE.

POUR LA REPRISSE DE LA SESSION DES CHAMBRES.

Les précautions ordinaires ont été prises sur la ligne que doit parcourir le roi pour se rendre à la chambre des députés. Le passage est interdit sur le Pont-Royal et sur le pont de la Concorde. La haie est bordée par la troupe de ligne et par la garde nationale, et le public est tenu à distance. Il est vrai de dire qu'il est fort peu nombreux.

Il y a autour de la chambre un grand mouvement de voitures qui amènent MM. les pairs et MM. les députés, ainsi que les personnes munies de billets.

A l'intérieur, les dispositions d'usage ont été prises. Un fauteuil a été préparé pour le roi, des plans pour le duc de Nemours et le duc de Montpensier, seuls des princes en ce moment à Paris.

Les maréchaux, les amiraux, les ministres arrivent successivement et prennent place, ainsi que le conseil d'état, sur les degrés de l'estrade, où des sièges ont été disposés.

La chambre des députés est très nombreuse. MM. les pairs sont proportionnellement en beaucoup moins grand nombre. M. Pasquier a revêtu la smarrede, et sa tête est ornée de son mortier jaune le plus éclatant. Les dames en très grand nombre dans les tribunes et dans les couloirs, se font généralement remarquer par l'élégance de leur toilette. On peut, en attendant l'arrivée du roi, étudier les modes d'hiver. MM. les députés n'y manquent pas et leurs jumelles s'arrêtent de préférence sur les frais visages qui émaillent cette assemblée, où

les dames un peu sur le retour sont en plus grand nombre, il faut bien en convenir. Les plus grands parmi les honorables s'approchent des dames placées dans les couloirs et leur désignent les célèbres députés.

Le roi est arrivé à la chambre à une heure un quart. Il y avait été précédé par Mmes Adélaïde, la duchesse de Nemours et la princesse Clémentine. La reine et la duchesse d'Orléans n'assistaient pas à la séance. Les trois princesses avaient quitté le duc. Mme Adélaïde avait une robe de velours violet, Mme de Nemours une robe de satin bleu à volans de blonde noire, et la princesse Clémentine une robe de velours vert. Toutes trois portaient des cachemires magnifiques, provenant sans doute des présens de Mehemet-Ali.

La reine Christine se trouve dans une tribune réservée.

A une heure vingt minutes, un huissier a annoncé le roi, qui a monté les degrés de l'estrade d'un pas ferme, mais un peu apesanti. S. M. paraît jouir d'une assez bonne santé. Au moment où le roi va monter les degrés, il tire de sa poche un mouchoir, qu'il déploie. Le roi, assis et couvert, prononce les premiers mots de son discours d'une voix mêlée de larmes, mais qui se raffermit bientôt.

« Messieurs les pairs, messieurs les députés.

« L'affection et la sympathie de la France ont soutenu mon courage. Le cœur toujours navré, mais plein de confiance dans votre dévouement, en vous appelant moi-même à reprendre le cours de vos travaux, j'ai voulu achever aujourd'hui ce que ma douleur m'avait forcé la laisser incomplet à l'ouverture de votre session. Vous avez déjà beaucoup fait pour la sécurité et l'avenir de la France. Je vous en remercie en son nom. Quelles que soient nos épreuves, moi et les miens nous consacrerons à son service tout ce que Dieu nous accordera de force et de vie.

« A la faveur de l'ordre et de la paix, la prospérité nationale, attestée par le rapide ac-

« croisement du revenu public, se déploie au delà des plus favorables espérances. Le ferme empire des lois est le gage le plus sûr du bien-être de tous comme de la force de l'état, et la conviction, partout établie, que les lois seront religieusement exécutées, rend moins fréquent l'emploi de leur sévérité. Je me félicite que nous ayons atteint cet heureux résultat.

« J'ai la confiance que notre prospérité suivra son cours, sans interruption et sans obstacle. Mes relations avec les puissances étrangères continuent d'être pacifiques et amicales.

« L'accord des puissances a affermi le repos de l'Orient et amené, en Syrie, pour les populations chrétiennes, le rétablissement d'une administration conforme à leur foi et à leur vœu.

« Je déplore les troubles qui ont récemment agité l'Espagne. Dans mes relations avec la monarchie espagnole, je n'ai en vue que de protéger nos légitimes intérêts, de garder à la reine Isabelle II une amitié fidèle, et de témoigner pour les droits de l'humanité ce respect secourable qui honore le nom de la France. (Approbation.)

« Par la prise de possession des Mers, j'ai assuré à nos navigateurs, dans ces mers lointaines, un appui et un refuge dont la nécessité était depuis longtemps sentie.

« Grace aux efforts persévérans de notre brave armée, notre domination dans l'Algérie devient partout stable et respectée. La vigilance et la régularité de l'administration achèveront l'œuvre si glorieusement poursuivie par le courage de nos soldats.

« J'ai ouvert avec plusieurs états des négociations qui auront pour effet d'impulser à notre agriculture, à notre commerce et à notre industrie un plus actif essor, de procurer à nos intérêts nationaux des facilités nouvelles.

« Les lois de finances et divers projets de

FEUILLETON.

LE CORRICOLO.

La Villa Giordani.

EPISODE.

(Suite.)

La montagne venait de se fendre sur une longueur d'un quart de lieue. Une flamme ardente s'échappait de cette gergure infernale, et au pied de cette flamme bouillonnait, en prenant sa course vers la villa, un fleuve de lave qui menaçait de l'avoir, avant un quart d'heure, engloutie et dévorée.

Lia, au lieu de profiter du temps qui lui était accordé pour sauver Odoardo et se sauver avec lui, crut que Dieu avait entendu et exaucé sa prière, et ses lèvres pâles murmurèrent ces paroles impies : « Seigneur, Seigneur, tu es grand, tu es miséricordieux, je te remercie ! »

Puis, les bras, croisés, le sourire sur les lèvres, les

yeux brillans d'une volupté mortelle, toute illuminée par ce reflet sanglant, silencieuse et immobile, elle suivit du regard les progrès dévorans de la lave.

Le torrent, ainsi que nous l'avons dit, s'avangait directement sur la villa Giordani, comme si, pareille à une des cités maudites, elle était condamnée par la colère de Dieu, et que ce fût elle surtout et avant tout que ce feu de la terre, rival du feu du ciel, avait mission d'atteindre et de punir. Mais la course du fleuve de feu était assez lente pour que les hommes et les animaux pussent fuir devant lui ou s'écarter de son passage. A mesure qu'il avangait, l'air, de lourd et d'humide qu'il était, devenait sec et ardent. Long-temps devant la lave les objets enchaînés à la terre et en apparence insensibles semblaient, à l'approche du danger, recevoir la vie pour mourir. Les sources se tarissaient en sifflant, les herbes se desséchaient en agitant leurs cimes jaunies, les arbres se tordaient en se courbant comme pour fuir du côté opposé à celui d'où venait la flamme. Les chiens de garde qu'on lâchait la nuit dans le parc étaient venus chercher un refuge sur le perron, et se pressant contre le mur hurlaient lamentablement. Chaque chose créée, mue

par l'instinct de la conservation, semblait réagir contre l'épouvantable fléau. Lia seule semblait hâter du geste sa course et murmurer à voix basse : Viens ! viens ! viens !

En ce moment il sembla à Lia qu'Odoardo se réveillait. Elle s'élança vers son lit : elle se trompait ; Odoardo, sur lequel pesait pendant son sommeil cet air dévorant, se débattait aux prises avec quelque songe terrible. Il semblait vouloir repousser loin de lui un objet menaçant. Lia le regarda un instant, effrayée de l'expression douloureuse de son visage. Mais en ce moment les liens qui enchaînaient ses paroles se brisèrent. Odoardo prononça le nom de Teresa. C'était donc Teresa que visitait ses rêves ! C'était donc pour Teresa qu'il tremblait ! Lia sourit d'un sourire terrible, et revint prendre sa place sur le balcon.

Pendant ce temps, la lave marchait toujours et avait gagné du terrain ; déjà elle étendait ses deux bras flamboyans autour de la colline sur laquelle était située la villa. Si à cette heure Lia avait réveillé Odoardo, il était encore temps de fuir, car la lave, battant de front le monticule et s'étendant à ses deux

» loi destinés à opérer, dans notre législation
» et notre administration, des améliorations
» importantes, vous seront incessamment pré-
» sentés.

» Messieurs, le monde est en paix. La Fran-
» ce est libre, active et heureuse. J'ai eu et
» j'aurai pour but, jusqu'à mon dernier jour,
» d'assurer ces biens à ma patrie. C'est avec
» votre constant et loyal concours que j'y ai
» réussi. Vous m'aiderez à maintenir, à con-
» sommer notre œuvre commune. Ce sera
» pour tous la plus digne récompense, et pour
» moi la seule consolation que je puisse désor-
» mais espérer.

De nouveaux sanglots étouffent ici la voix
du roi. L'assemblée hésite un instant, ne sa-
chant pas si le discours est terminé; mais
quand le roi rassemble les feuillets de son ma-
nuscript, des cris de vive le roi! se font enten-
dre. Le roi y répond par des saluts réitérés,
et en portant la main sur son cœur.

M. le garde des sceaux se lève, et déclare,
au nom du roi, que la session des deux cham-
bres pour 1843 est ouverte.

M. le ministre de l'intérieur lit ensuite la
formule du serment qui est prêté par les mem-
bres nouvellement nommés.

Quand la liste est épuisée, M. le ministre se
tourne vers le roi qu'il salue, et S. M. se retire
au milieu de nouvelles acclamations, suivie de
ses deux fils.

La nomination de M. le capitaine de vaisseau Bruat
au commandement des îles Marquises est annoncée ce
matin par le *Moniteur*. L'ordonnance de nomination
est du 7 janvier.

Nous lisons dans l'*American* de Brest :

« Des deux corvettes de charges dont l'armement
est ordonné par M. le ministre de la marine et des co-
lonies, la frégate la *Danaé*, commandée par le capitaine
de vaisseau Olivier, ira, dit-on, renforcer la station
des îles Marquises. Il est à désirer que cette nouvelle
soit exacte. Nous avons vu par le message du président
Tyler au congrès américain l'intention du gouverne-
ment des Etats-Unis d'avoir des forces navales impor-
tantes dans l'Océan Pacifique et sur toute la côte oc-
cidentale de l'Amérique du Nord. Le gouvernement
anglais, de son côté, a pour principe d'avoir toujours
et partout un nombre de croiseurs au moins égal à ce-
lui des autres puissances maritimes; il n'y a donc pas
de doute que les forces navales de la Grande-Bre-
tagne vont être également augmentées dans ces para-
ges. Il importe dès-lors à la France de ne pas trop
rester en arrière de ces deux puissances. On compren-
dra l'importance que peut avoir la possession de l'ar-
chipel des îles au moment où l'Angleterre et les Etats-
Unis sont en litige pour un territoire qui, pour être
efficacement contesté, les obligera à entretenir un
grand nombre de bâtiments de guerre dans l'Océan
Pacifique. »

— En annonçant la construction de navires de
guerre à vapeur pour le Mexique dans les chantiers
anglais, un journal de Londres faisait naguère obser-

flans, ne s'était point encore rejointe derrière lui.
Mais Lia garda le silence, n'ayant au contraire
qu'une crainte, c'est que le cri suprême de toute
cette nature à l'agonie ne parvint aux oreilles du
comte et ne le tirât de son sommeil.

Il n'en fut rien, Lia vit la lave s'étendre, pareille
à un immense croissant, et se réunir derrière la colline.
Elle poussa alors un cri de joie. Toute issue était
fermée à la fuite. La villa et ses jardins n'étaient plus
qu'une île battue de tous côtés par une mer de flam-
mes.

Alors la terrible marée commença de monter aux
flans de la colline comme un flux immense et redou-
blé. A chaque ressac on voyait les vagues enflam-
mées gagner du terrain et ronger l'île, dont la cir-
conférence devenait de plus en plus étroite. Bientôt
la lave arriva aux murs du parc, et les murs se cou-
chèrent dans ses flots, tranchés à leur base. A l'ap-
proche du torrent, les arbres se séchèrent, et la
flamme, jaillissant de leur racine, monta à leur som-
met. Chaque arbre, tout en brûlant, conservait sa

ver qu'il deviendrait difficile de refuser à la Russie le
droit de demander de pareils bâtimens à l'industrie
britannique.

Nous apprenons en effet qu'on construit à Blackwal,
pour le compte du gouvernement russe, cinq frégates
à vapeur, qui sont destinées à agir dans la mer Noire
contre les Circassiens. Pour éluder les réglemens qui
défendent le passage des Dardanelles aux navires de
guerre, les frégates en question déposeront leurs ca-
nons, qui seront transportés comme lest par des bâti-
mens de charge, et elles les reprendront après avoir
passé le détroit.

La chambre de commerce de Marseille vient
d'adresser la lettre suivante à M. Ferdinand de
Lesseps, consul-général de France à Barce-
lone :

« Marseille, 23 décembre 1842.

« Monsieur le consul-général,

« La chambre de commerce de Marseille a appris
avec un juste sentiment de fierté nationale votre noble
et courageuse conduite dans les derniers événemens
de Barcelone.

« Dans cette grave occurrence, vous avez, comme
toujours, dignement représenté le pays. Vous seul,
monsieur le consul de France, par vos énergiques re-
présentations, avez tenu tête aux événemens et su
grandir votre mission à la hauteur des circonstances.

« Avec un zèle infatigable et au péril de votre vie,
vous n'avez cessé de veiller à celle de vos nationaux;
vous avez fait plus : votre sollicitude s'est étendue à
tous ceux qui ont imploré votre appui, au nom du
malheur ; pour vous, il n'y a pas eu d'étrangers.

« Dans l'accomplissement des devoirs que vous
vous étiez imposés, vous n'avez rien oublié, si ce n'est
le soin de votre propre sûreté ; et le navire hospita-
lier qui a couvert de notre pavillon tant d'existences
compromises, vous a regu le dernier. C'était bien là
représenter la France, ce pays des nobles inspirations
et des généreux dévouemens.

« Le gouvernement vous a hautement témoigné sa
satisfaction ; il a donné un éclatant démenti aux bas-
ses calomnies répandues par les ennemis de la France,
et qui n'ont pas été le moindre titre de votre gloire ;
oui, monsieur le consul, ses attaques, en imprimant
à votre conduite un nouveau caractère de nationalité,
n'ont fait que vous relever encore dans l'opinion.

« Notre chambre éprouve le besoin de joindre ses
félicitations aux témoignages flatteurs que vous rece-
vez de toutes parts. Les rapports fréquents de Mar-
seille avec la capitale de la Catalogne font deux sœurs
de ces grandes cités, et les services rendus à l'une,
doivent nécessairement retentir dans le cœur de
l'autre, aussi, notre chambre vous devait-elle, au nom
du commerce qu'elle représente, l'expression toute
particulière de sa reconnaissance.

« Nous vous prions, monsieur le consul-général, de
vouloir bien être l'interprète des mêmes sentimens
auprès du brave commandant Gautier qui, met-
tant son épée au service de tant d'intérêts et de tant
d'infortunes, vous a si bien secondé au milieu de ces
graves événemens, et a, lui aussi, des droits à l'admi-
ration du pays.

« Veuillez agréer, etc.

Une lettre vient d'être adressée aux jour-
naux de Marseille par M. J.-M. Carsy, ex pré-
sident de la junte de Barcelone. Dans cette

forme jusqu'au moment où il s'abîmait en cendres
dans l'inondation ardente, qui s'avangait toujours.
Enfin les premiers flots de lave commencèrent à pa-
raître dans les allées du jardin. A cette vue Lia com-
prit qu'à peine il lui restait le temps de se réveiller
Odoardo, de lui reprocher son crime et de lui faire
comprendre qu'ils allaient mourir l'un par l'autre.
Elle quitta la terrasse et s'approchant du lit :

— Odoardo ! Odoardo ! s'écria-t-elle en le se-
couant par le bras ; Odoardo, lève-toi pour mourir !

Ces terribles paroles, dites avec l'accent suprême
de la vengeance, alèrent chercher l'esprit du comte
au plus profond de son sommeil. Il se dressa sur son
lit, ouvrit des yeux hagards, puis au reflet de la
flamme, aux pétillemens des carreaux qui se brisaient,
aux vacillemens de la maison que les vagues de lave
commençaient d'étreindre et de secouer, il comprit
tout, et s'élançant de son lit :

— Le volcan ! le volcan ! s'écria-t-il. Ah ! Lia !
je te l'avais bien dit !

Puis, bondissant vers la fenêtre, il embrassa d'un

lettre il trace un tableau fort rembruni de la
situation faite à l'Espagne par le gouvernement
d'Espartero. Il explique ainsi le mouvement
de Barcelone. Il explique la ligne de conduite
par lui suivie jusqu'au jour où il se retira à
bord du *Méléagre*, quand l'intrigue et la peur
déposant ses collègues, et ne lui laissant la
présidence que pour parler aussitôt de transac-
tion, il protesta, par une lettre rendue publi-
que, contre la transaction déjà résolue.

Mais le but de la lettre est surtout de ré-
clamer contre les accusations de la presse de
Londres.

« A peine échappé aux bourreaux du régent, je
vois encore les Anglais me disputer le dernier bien
d'un exilé, l'honneur, je touche aux rivages de
France, et déjà, grâce au *Morning-Chronicle*, je me
trouve subitement doté de cent mille francs de rente,
produit d'un vol de huit millions de réaux, dont le
premier aurait été commis en qualité de payeur d'un
corps, le second comme président de la junte... Or,
l'on sait déjà que la première qualité ne m'a jamais
appartenu. Quant à la junte, je saisis volontiers cette
occasion de déclarer qu'elle n'a jamais regu qu'en-
viron 250 mille francs sur les fonds de la députation
provinciale, somme assurément bien faible pour sub-
venir aux besoins d'une grande cité, pourvoir à
l'urgence du moment et prévenir les excès que
la misère aurait pu susciter. Et cependant la
junte a fait plus ; non seulement elle a donné une
paie de 25 sous par jour au garde national et à l'habi-
tant sous les armes, mais elle a, de plus, accordé leur
paie intégrale à une foule de chefs et d'officiers de
l'armée, les mêmes qui venaient de lever sur nous le
glaiive qui aujourd'hui s'appesantit sur nos têtes. Où
donc est le vol ? Que le *Morning-Chronicle* et tout
autre ennemi de Barcelone essaie de le prouver ; qu'on
apporte aussi les preuves de la précédente malver-
sation qu'on m'attribue. Tant qu'on ne l'aurait pas fait,
je dénoncerai la feuille anglaise comme attentant elle-
même à mon bien qui est ma réputation, et je lui ad-
dresserai, avec l'expression d'un juste mépris, le dé-
menti d'un Espagnol fier de n'avoir à rougir devant
personne.

« Je ne saurais terminer sans joindre mon témoi-
gnage de gratitude à tous ceux qu'a mérités le noble
conduite de M. le consul français. Une foule d'Espa-
gnols ont dû la vie à M. de Lesseps. Infatigable pen-
dant toute la durée de l'insurrection, il fut la provi-
dence des réfugiés, et tous, sans distinctions de parti,
trouvèrent au près de lui la même hospitalité, sans
excepter les familles de Van Halen, de Gutierrez et
de Zavala. Il n'appartenait qu'à la mauvaise foi de
nier sur ce point le témoignage de Van Ha'en lui-
même, d'inventer cette fable de refus de rendre au
capitaine-général sa femme et ses filles. Que l'on sa-
che donc, puisque la presse anglaise m'oblige à le
dire, que ces personnes ne furent enlevées qu'à l'aide
d'un charitable subterfuge de M. le consul.

« Le représentant de la France s'étant présenté à la
junte, me demanda si je m'opposerais à la sortie d'une
famille française à laquelle il venait de livrer un passe-
port ; c'était la première visite que je recevais de lui.
Je n'hésitai pas à la satisfaire, et la famille en question
allait s'embarquer, lorsque j'eus avis que c'étaient les
dames Van Halen avec le général Chicon ; mais je
ne voulais pas revenir sur ma parole ; M. le consul,
en ne songeant qu'à l'humanité, qui m'est, certes,
aussi chère qu'à personne, ne nous enleva pas moins

coup d'œil tout cet horizon brûlant, jeta un cri de
terreur, courut à l'extrémité opposée de la chambre,
ouvrit une fenêtre qui donnait sur Naples, et voyant
toute retraite fermée, il revint vers la comtesse en
s'écriant désespéré :

— Oh ! Lia, mon amour, mon âme, ma vie,
nous sommes perdus !

— Je le sais, répondit Lia.

— Comment, tu le sais !

— Depuis une heure, je regarde le volcan ! je n'ai
pas dormi, moi !

— Mais si tu ne dormais pas, pourquoi m'as-tu
laissé dormir ?

— Tu rêvais de Teresa, et je ne voulais pas te
réveiller.

— Oui, je rêvais qu'on voulait m'enlever ma cœur
une seconde fois.

Je rêvais que j'avais été trompé, qu'elle était bien
réellement morte, qu'elle était étendue sur son lit
dans sa petite chambre de la rue San-Giacomo,
qu'on apportait une bière et qu'on voulait la clouer

de précieux étages politiques, des étages dont la présence eût arrêté peut-être le bombardement.

« Voilà comment M. Lesseps soutenait *politiquement* le mouvement de Barcelone; voilà comment il se montrait le protecteur, suivant la presse anglaise. Mais la même presse ne nous a-t-elle pas appris que nous avions été encouragés par la flotte, laquelle, remarquons-le en passant, arriva après notre victoire et fut bientôt rejointe par des vaisseaux anglais.

MONTEVIDEO.

Nous avons évité depuis quelques jours d'aborder certaines questions incandescentes qui touchent immédiatement et matériellement, pour ainsi dire, à notre position comme étrangers. Cette position même nous en faisait un devoir et nous avons cru d'ailleurs convenable de laisser à la presse orientale le soin de protester contre les injonctions du tyran de Buenos-Ayres que nous n'avons point voulu enregistrer.

D'un autre côté, quelques-uns de nos compatriotes, haut placés, nous avaient fait espérer que notre conseil, mieux renseigné, reviendrait à la ligne de conduite qu'il aurait dû adopter tout d'abord et que l'amiral Massieu, conseillé à propos par plusieurs officiers qui ont plus que lui étudié le terrain entrerait désormais dans la voie que lui indiquait une prévoyante nationalité.

Les résultats se faisant attendre, il nous sera permis dès lors de demander à MM. Pichon et Massieu s'ils peuvent admettre sans contestation la pièce, inusitée, insolente qui leur a été adressée par Rosas. Un blocus! et il invoque avec imbécillité et avec infamie le droit des gens! avec imbécillité, puisqu'une mesure telle n'a jamais été consentie que lorsque des forces suffisantes ont été déployées — avec infamie, puisqu'il ne s'agit ici que d'un blocus partiel tendant à priver une ville héroïque des vivres frais nécessaires à l'alimenter, et cela parce qu'ils ont reconnu toute leur impuissance contre les illés d'ordre, de liberté, d'indépendance. Misérables!

Sur qui d'ailleurs, nous le demandons, péserait une telle mesure si jamais elle venait à être admise par les agents étrangers. Nos confrères du *Nacional*, du *Britannia*, du *Constitutionnel* se sont entendus pour repousser énergiquement une déclaration inouïe, conseillée, assurément, par M. Mendeville et à laquelle le canon étranger aurait déjà répondu si de méprisables influences ne se moitaient point en travers.

Mais, discutons froidement, dans l'intérêt de tous, la question qui nous occupe. Le blocus annoncé, en vertu du droit des gens, dit Rosas-Arana, par quelles forces suffisantes sera-t-il effectué, et dans quels termes? Il n'est que partiel, répondez-vous en nous jetant insolem-

ment le mot d'*indulgence*; reportez-vous de grâce aux premiers rudiments de ce droit des gens que vous invoquez et dites-nous en quelle circonstance, à quelle époque une semblable mesure a pu être consentie? . . .

Dans votre perversité et votre lâche impuissance contre les plus nobles sentiments, contre une résistance citoyenne improvisée et que nous admirons, vous avez de beaux exemples à imiter: déjà nous les avons cités: l'amiral Boudin au Mexique et lorsque se préparait l'affaire glorieuse et trop nécessaire de San Juan de Ulloa, permettait l'entrée des denrées de première nécessité dans tous les ports. — L'amiral Leblanc qui a laissé ici de si honorables souvenirs et que nous regrettons de plus en plus et de jour en jour a constamment suivi dans cette rivière la même ligne de conduite pendant la durée des hostilités provoquées par Rosas.

De tels antécédents joints à beaucoup d'autres qui nous échappent en ce moment doivent ce nous semble, en dehors de toute considération humanitaire, servir de règle, surtout à Rosas qu'on a traité aussi généreusement à l'époque indiquée. Mais que peut-on espérer d'un pouvoir qui ne s'appuie que sur le despotisme le plus absolu et qui glisse à chaque instant dans le sang? Le blocus ridicule et justement contesté de l'Uruguay et du Parana a d'ailleurs donné la mesure de la vile atrocité de Rosas. (Suite.)

Les amiraux Purvis et Massieu avant d'admettre le blocus rosiste ont cru devoir prendre les ordres de MM. Mandeville et Delurde. Nous regrettons vivement cette incertitude qui ne nous étonne nullement chez M. Massieu mais que nous n'attendions point de l'énergique rectitude dont le commodore avait déjà fait preuve.

Le bruit de la déroute complète d'une division de cavalerie ennemie se confirme et un mouvement de l'armée nationale ne nous laisse aucun doute à cet égard.

La désertion s'est glissée dans les rangs ennemis: malgré toutes les mesures de rigueur qu'emploie Oribe, depuis quelques jours près de 80 hommes ont passé à la ville. Afin d'arrêter ce mouvement, Oribe a mis à l'ordre du jour que tous les déerteurs, étient fusillés par le gouvernement national qui a décrété au contraire: « que tous les soldats ou officiers argentins qui se réuniront aux forces orientales » qui défendent l'indépendance du pays et la cause de la liberté sur les rives de la Plata » seront accueillis avec sympathie. D'autres clauses confirment d'ailleurs cette disposition d'une manière large et généreuse.

en tombant à genoux. Oh! pardonne-moi avant que je meure!

— Et que veux-tu que je pardonne? qu'ai-je à te pardonner?

— Odoardo! Odoardo! c'est moi qui te tue! J'ai tout vu, j'ai pris cette femme pour une rivale, et ne pouvant plus vivre avec toi, j'ai voulu mourir avec toi. Mon Dieu! mon Dieu! n'est-il aucune chance de nous sauver? N'y a-t-il aucun moyen de fuir? Viens, Odoardo! Viens! je suis forte; je n'ai pas peur. Courons!

Et elle prit son mari par la main, et tous deux se mirent à courir comme des insensés par les chambres de la villa chancelante, s'élançant à toutes les portes, tentant toutes les issues et rencontrant partout l'incorruptible lave qui montait sans cesse, impassible, dévorante et battant déjà le pied des murs qu'elle secouait de ses embrassements mortels.

Lia était tombée sur ses genoux, ne pouvant plus marcher. Odoardo l'avait prise dans ses bras et l'emportait de fenêtre en fenêtre en criant, appelant au

— Un avis publié pour vente d'esclaves par un des journaux de cette capitale a été officiellement et sévèrement désapprouvé par le gouvernement. Plusieurs compatriotes ayant souffert dans leurs intérêts dans des cas semblables, nous ne pouvons que les engager à la plus entière réserve à cet égard.

— Nous devons rappeler aussi que c'est le 31 de ce mois qu'expire le terme accordé pour la demande de patentes.

— ACQUISITIONS. — TRANSACTIONS. Décret de ce jour. Dans le terme de quarante-huit heures tous les contrats relatifs aux biens des émigrés qui auraient été passés depuis le 1er janvier de cette année devront être soumis au chef politique sous peine de nullité et de dégradation du notaire qui contreviendrait à cette disposition.

— L'ambulance établie par les soins des dames montevidéennes est installée dès aujourd'hui sous les auspices de la société philanthropique des dames orientales.

— En vertu d'une autre disposition supérieure les particuliers qui auraient en leur pouvoir chevaux, mules ou paturages doivent, dans les quarante-huit heures les mettre à la disposition de la police.

Peigne et diplomatie.

On dirait vraiment que le juste milieu va chercher les représentants de la France dans les bureaux de placement. C'est pour cela que nous avons souvent pour diplomates des gens tout à fait déplacés.

On se souvient que M. Guizot nous a donné pour consul à Jérusalem un gargon tailleur. C'était il est vrai peut-être comme nous l'avons fait remarquer dans le tems, le seul moyen qui nous fut laissé d'avoir sous le juste milieu un représentant qui put tenir le *dé* dans les conférences. Nos nationaux pourraient avoir ainsi à défaut de réparation d'honneur et d'intérêt, des réparations d'habit et de culottes.

Le juste milieu ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. Après avoir choisi un tailleur en Syrie, où sa politique avait trop de décousu, il s'est dit: « Qui prendrai-je pour Montevideo, où il y a un imbroglio si difficile à démêler? Ah! pardieu! du moment qu'il s'agit de démêler, je ne puis mieux faire que de prendre un perruquier. » (Charivari.)

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 27 mars.

Liverpool 26 janvier, trois mats anglais *Orpheus*, 356 t. cap. M. Jean, à Renne Macfarlane, avec 450 fardeaux coffres, 1154 balots id, 220 caisses, 24 panniens, 90 t. charbon, 1290 barres fer, 15 planches id.

Buenos Ayres bick anglais *Lady Mary*.

secours. Mais tout secours était impossible, la lave continuait de monter. Odoardo, par un mouvement instinctif, alla chercher un refuge sur la terrasse qui couronnait la maison, mais là il comprit réellement que tout était fini, et tombant à genoux et élevant Lia au-dessus de sa tête comme s'il eût espéré qu'un ange la viendrait prendre:

— O mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de nous!

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il entendit les planchers s'abîmer successivement et tomber dans la lave. Bientôt la terrasse vacilla et se précipita: son tour, les entraînant l'un et l'autre dans sa chute. Enfin les quatre murailles se replièrent comme le couvercle d'un tombeau. La lave continua de monter, passa sur les ruines, et tout fut fini.

ALEXANDRE DUMAS.

FIN.

dedans. C'était un rêve terrible, mais moins terrible encore que la réalité.

— Que dis-tu? que dis-tu? s'écria la comtesse saisissant les mains d'Odoardo et le regardant en face. Cette Teresa, c'est ta sœur?

— Oui.

— Cette femme qui loge rue San-Giacomo, au troisième étage, n. 11, c'est ta sœur?

— Oui.

— Mais ta sœur est morte! Tu mens!

— Ma sœur vit, Lia; ma sœur vit, et c'est nous qui allons mourir. Ma sœur avait suivi un colonel français qui a été tué. Moi aussi je la croyais morte, on me l'avait dit, mais j'ai reçu une lettre d'elle avant-hier, mais hier je l'ai vue. C'était bien elle, c'était bien ma sœur, humiliée, flétrie, voulant rester inconnue. Oh! mais que nous fait tout cela en ce moment? Sens-tu, sens-tu la maison qui tremble? entends-tu les murs qui se fendent? Oh! mon Dieu, secouez-vous!

— Oh! pardonne-moi, pardonne-moi! s'écria Lia

Institution de Demoiselles dirigée par Mlle Fabreguettes

Cet établissement qui va s'ouvrir pour nos jeunes compatriotes, et pour les personnes de toutes nations, dont les parents sont curieux de donner à leurs enfants une éducation française, présente selon notre aperçu un avenir de prospérité.

Elevée sous les auspices les plus favorables, sous le rapport des mœurs, du caractère et du talent de la directrice, cette institution offre aux parents la plus sûre garantie pour tout ce qui touche à l'éducation.

Car, l'éducation selon nous n'entend pas seulement le progrès de l'enseignement. L'éducation a des branches plus étendues, elle s'étend encore aux principes de morale que l'on doit inculquer aux jeunes filles, pour qu'elles deviennent un jour de bonnes mères de familles; aux devoirs de la religion, qui console et soutient dans l'adversité, en nous arrêtant quelquefois, par cette pensée sublime, au bord du précipice, où le malheur pourrait nous entraîner; aux arts d'utilité qui fournissent à la femme le moyen de se procurer par le travail une existence aisée, antidote assurée du vice.

La mission d'une institutrice est une mission pénible: il faut pour elle une vocation décidée innébranlable par les difficultés et les sacrifices: on n'embrasse pas la carrière de l'enseignement comme celle d'une profession industrielle. C'est un sacerdoce et le sacerdoce n'est pas un métier.

Sous tous ces rapports nous conseillons à nos compatriotes et au public l'établissement de Mlle Fabreguettes, assurés que nous sommes de la haute capacité et de la moralité de l'institutrice.

Voir aux annonces.

AVIS DIVERS.

Institution de Demoiselles, dirigée par Mlle Fabreguettes, rue Saint-Louis, n° 56.

Cette institution qui va s'ouvrir, recevra des externes, des demi-pensionnaires et pensionnaires, espagnoles et françaises.

L'enseignement qui sera démontré aux enfants d'une manière simple et agréable, comprendra la langue française, l'arithmétique, la géographie, les devoirs de la religion et en un mot tout ce qui concerne l'éducation d'une demoiselle.

La directrice, pleine de soins pour ces élèves, représentera pour les enfants une mère désireuse de corriger leurs défauts et de dresser leur esprit, et ne négligera rien non plus pour leur instruction.

Le prix de la pension se réglera avec les parents, de manière à être tout à fait à la portée de tous; au taux le plus modéré.

P. S. Les personnes qui désireront prendre des leçons particulières de français, pourront se rendre au domicile, l'institutrice où un cours sera ouvert à cet objet, de midi à deux heures, et le soir de six à neuf.

AVIS INTERESSANT.

Un français, fabricant de matelas, nouvellement arrivé dans cette capitale, a l'honneur d'exposer qu'il arrange les vieux matelas et met comme neuf, leur autant la possibilité et d'autres objets qu'ils peuvent contenir, soit chez les intéressés, ou chez lui, en lui fournissant ce qui lui est nécessaire, à 16 réaux chaque; les instrumens pour confectonner sont de nouvelle méthode, qu'ils ne laissant rien à désirer; également des matelas neufs, de laine supérieure, pesant 2, 3 et 4 arrobes, au prix de 60, 74 et 88 réaux chaque; ces qualités de matelas donnent un tiers de profit, plus que ceux qui se fabriquent dans le pays; S'il y a quelqu'un qui désire, à l'agence de servidumbre, dans la maison neuve de Don Juan-Maria Perez, avant d'arriver au marché, on trouvera avec qui traiter.

ENROLEMENT.

Les individus qui voudraient entrer dans le corps de l'artillerie de place peuvent se présenter chez M. Joachim BERNARD, rue St. Louis no. 51, où à son établissement de las Bovedas: ils recevront une prime de seize patacons et prendront connaissance des avantages qui leur sont offerts.

VENTA DE MUEBLES USADOS.

¡A las familias pobres!

En la calle que corre de norte a sur, 2^a de la ciudad nueva, frente a la botica del Leon de Oro, al lado de la panadería de Costa, se venden especie de muebles usados por muy bajo precio; teniendo solo en vista de hacerse de ellos.

VENTE DE MEUBLES,

Favorable aux familles pauvres; on les trouvera à un prix très modéré et de tous genres, dans le 2^{me} rue de la nouvelle ville qui va du nord au sud, vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or, auprès de la boulangerie de Costa.

Se vende esta imprenta, la que esta en estado de desempeñar cualquier trabajo que se encargue. Se dara con equidad, y a plazos cómodos. Ocurrase a su administrador en la misma imprenta, o en casa de la Señora de Lira, frente al Leon de Oro.

ON VEND

L'imprimerie orientale qui peut exécuter tous les travaux qui lui seront confiés, à un prix raisonnable et aux termes les plus commodes. — S'adresser à l'administrateur à l'imprimerie même ou chez Mme de Lira, vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or.

UNE NOURRICE

Jeune, saine et robuste et de lait abondant qui nourrit depuis peu se trouvera rue Saint-Gabriel, confiserie de la patrie.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

AMA DE LECHE.

Hay una muy abundante y joven, recién parida; el que guste puede ocurrir a la calle de San Gabriel, en la Confitería de la Patria darán razón.

On trouvera chez M. Etouneau, à la Ville de Paris, rue de St.-François, des Calendriers français, pour les bureaux.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propriété et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

AVIS. Rue St.-Joaquin dite des pêcheurs, No. — une porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

Les consignataires du trois mats le *Turonne* préviennent les respectifs receveurs des marchandises, de bien vouloir les retirer dudit navire, afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissances finiront le 23 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Tre sera rue San-Benito.

Le capitaine du trois-mats barque française, *Ducoedic* prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 30, pour régler le paiement de leur passage.

A VENDRE OU A LOUER

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel. S'adresser au dit établissement.

A LOUER. — Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du *Patriote*, rue St. Jean, n.° 39.

AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de St. Pedro ou du Porton, maison de Don Benito Blanco, à la seconde porte en montant vers la Buena-Vista sur la droite, on a reçu de France, depuis quelques jours une certaine quantité de haricots d'excellente qualité qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré, comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions. S'adresser à Mr. LANSAC, au dit magasin.

NOURRICE.

On en trouvera une jeune, saine et robuste, accouchée il y a environ cinq mois, chez Mr. Jean GARAT, au Restaurant vis à vis du *Lion d'or*.

AMA DE LECHE.

Se encontrará una, joven, sana y robusta, parida desde cinco meses, en la tienda de D. Juan GARAT, en la calle grande del mercado, frente a la botica del *Leon de Oro*.

Une personne qui a servi pendant longues années dans les premières maisons de cette ville en qualité de maître d'hôtel offre ses services à ceux qui voudront bien l'employer.

S'adresser au bureau du journal

La société qui a existé entre MM. Guillaume Lelièvre et André Micoud est dès aujourd'hui dissoute à l'amiable: l'actif et le passif restent à la charge du premier. Cette publication aura lieu pendant trois jours.

Le sieur Ancelot, natif de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise, qui doit habiter le pays depuis plusieurs années, est invité de passer au magasin de M. Monet pour avoir connaissance des informations que lui adresse sa famille. MONET.

Le sieur Leceste, de Montreuil (Seine), est invité à se procurer passage à bord d'un navire le plus prompt à partir. M. Monet est chargé par sa famille de satisfaire son passage. MONET.

PORTRAITS A L'ESTOMPE.

Pour les portraits de face 6 patacons.

Pour ceux de profil 4 " "

S'adresser rue de los Pescadores, no. 34, maison de M. Gouroullhou, à droite dans la cour.

AVIS AU COMMERCE.

MM. DENIS ET ARMAND ont l'honneur de prévenir le public que la vente qui leur a été faite par M. CRAMPET, de la peluqueria située rue San Joaquin, et di suito par l'opposition des créanciers, et par conséquent les lettres qui avaient été souscrites par les acheteurs et acceptées par M. Labastie comme caution, seront nulles; devant M. CRAMPET les remettre pour ne pouvoir réviser la vente de ladite peluqueria.

Navires en Charge.

Para Valparayso y Guayaquil — Saldrá precisamente en todo el presente mes, el superior Bergantin español MERCEO, clavado y forrado en cobre; admite carga y pasajeros para lo que tiene excelentes comodidades, y ofece un buen trato. Ocurrase para tratar a los SS. Zumarán y Trosserra calle de San Benito.

POUR VALPARAISO.

Le beau trois mats barque l'*Alfred*, de première marche et de première classe, doublé et cloué en cuivre, mettra à la voile, sous le commandement du capitaine Dubortrand, pour ladite destination, du 15 au 20 de ce mois. Il peut recevoir du chargement et quelques passagers, qui trouveront toutes les commodités désirables dans une chambre élegante et spacieuse. Le meilleur traitement leur sera garanti.

S'adresser au consignataire Paul Duplessis, calle San Benito, n° 125.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à St. Catherine. L'imposant brick *Indien* de Rouen reconnu généralement partout où il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremond, partira pour ladite destination incessamment il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer. on peut s'adresser pour traiter du fret et passagers, 1.° à M. Mainez, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fremond à son bord et chez M. Escher, consignataire.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador el Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le, 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.